



Le sens du détail.

## Foule contact. Par Rosita Boisseau



« Une fête improvisée quelque part entre les années 1990 et aujourd'hui. » C'est ainsi que Gisèle Vienne présente sa pièce, *Crowd*, pour quinze danseurs, accompagnée en live par le DJ-set

de Peter Rehberg. La metteuse en scène et marionnettiste a travaillé à partir de gifs animés, ces boucles vidéo très utilisées sur les réseaux sociaux, où ils servent souvent de manière humoristique, et qui répètent un geste, une posture. Ces mouvements reproduits à l'infini ont inspiré Gisèle Vienne, passionnée par l'hypnose et la transe. Elle a aussi pioché dans les codes du cinéma pour « *retoucher* » les chorégraphies, et joué sur le *slow motion*, les accélérations ou les accidents. De quoi faire sérieusement dérailler le spectacle en flirtant avec l'hallucination, et le transformer en exutoire, mêlant plaisir et violence.

*Crowd*, de Gisèle Vienne. Festival d'Automne, Théâtre Nanterre-Amandiers, Nanterre. Jusqu'au 16 décembre.

# Mauvais esprits

**Gisèle Vienne** La chorégraphe et plasticienne défend la liberté de mettre en scène les fantasmes les plus violents et les plus dérangeants sexuellement.



Un jour, en sortant d'une pièce de Gisèle Vienne, une journaliste est venue trouver le père de l'artiste en lui demandant ce qu'il pensait du fait que sa fille montre de telles horreurs à longueur de spectacles. C'est vrai quoi, que s'est-il donc passé à la fin des années 70, dans les montagnes grenobloises, pour que la petite Gisèle devienne plus tard cette artiste fascinée par les histoires de ventriloques violeurs d'enfants, copine avec le pape du queercore Dennis Cooper ou la grande prêtresse SM Catherine Robbe-Grillet ? A quel niveau a-t-il déconné pour que cette jeune étudiante en philosophie, qui aurait « adoré être traductrice », finisse par mettre son inoffensive formation de marionnettiste au profit de récits horrifiques, où rôdent les psychopathes camés, les poupées flippantes et les pervers sexuels ? C'est typiquement le genre de sous-entendus psychologisant à deux balles que Gisèle Vienne balaye d'un grand revers de rire juvénile. Elle sait pourtant qu'elle n'a pas fini d'en entendre, elle qui, à 41 ans, « tourne » actuellement sa chorégraphie *Crowd*, hantée par les fantômes des *free parties*, et prépare une mini-série pour Arte, avec Dennis Cooper au scénario. Gisèle Vienne n'a plus 16 ans, ce qui veut dire qu'elle n'a pas la co-

## LE PORTRAIT

quetterie de surjouer la transgressive, ni de survendre le storytelling familial. Mais puisqu'on insiste... Elle rit beaucoup, donc. Les fausses pistes, par exemple, ça l'amuse. Son apparence sage en est une : « C'est vrai qu'il n'y a pas beaucoup de cohérence entre ce que je suis et ce à quoi je ressemble. » A mieux la regarder, pourtant, on distingue en elle plusieurs genres et plusieurs âges : visage d'enfant, rictus d'ado déglingue, voix de vieille dame. Mais rien à voir avec l'excentricité de son ami plasticien Jean-Luc Verna, tatoué jusqu'aux dents, ou l'attrail dark de son conjoint depuis dix ans, le musicien américain Stephen O'Malley. « Le fait de paraître physiquement si présentable, c'est une autre forme de subversion, s'enthousiasme-t-elle. Un travestissement social ! » Autre fausse piste, sa situation conjugale : « Je joue le jeu social, je suis pacée, mais je ne comprends pas l'hétérosexualité, ni l'homosexualité d'ailleurs. Pour moi, le désir est protéiforme. » Enfin, fausse piste ultime, celle de « l'enfance traumatique » dont elle rit, encore, en famille. Revenons donc à l'anecdote : son père, sur le travail macabre et borderline de sa fille, son père « trop mignon, a juste répondu : "Ce sera toujours moins pire que ce que montre ma femme !" Parce que ma mère,

une plasticienne autrichienne, est quelqu'un de très... de très, très discipliné. Vous voyez Jean-Luc Verna ? Eh bien, ils s'aiment beaucoup. » Donc d'un côté une mère qui accroche sur les murs de la maison familiale ses œuvres « d'une violence extraordinaire, avec des sexualités complètement tarées », qui développe « une fascination rigolote » pour les punks ou les travs. Et en contraste, un père « aux superbes manières, un intellectuel extrêmement bien élevé, qui parle un français magnifique », devenu professeur d'économie après avoir été diplomate communiste au début des années 60. Cette « liberté de fantasmes », cette « extravagance de l'imagination », elle la retrouvera plus tard, à Paris, auprès du couple Robbe-Grillet, qui tous deux l'ont « énormément nourrie ». « Je fréquente des gens absolument adorables mais qui ont des pensées abominables ! s'enthousiasme-t-elle. Et il n'y a rien de plus jubilatoire, pour moi, que de voir ou de penser des choses transgressives qu'on ne ferait pas dans la vie. »

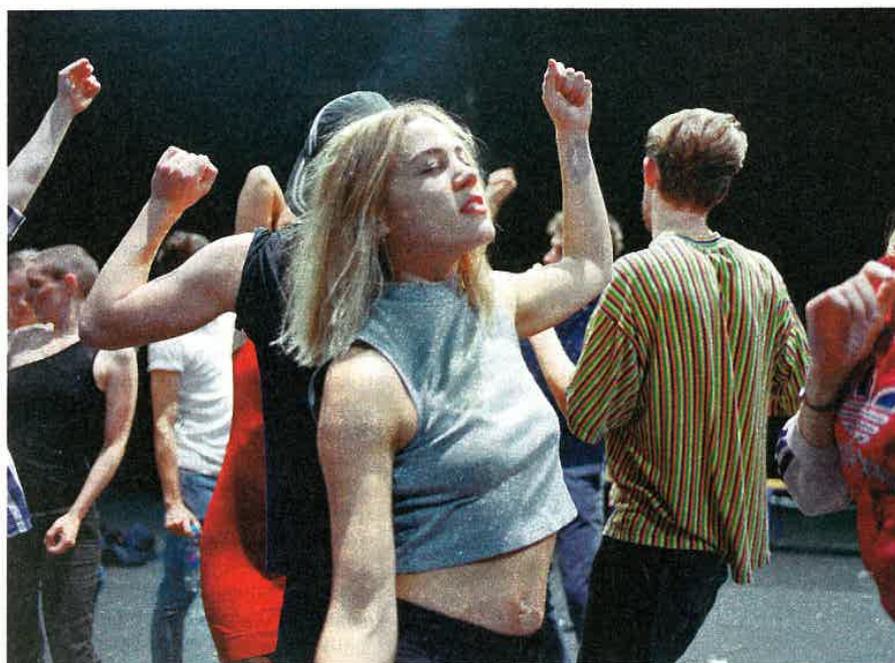
On rencontrait aussi Gisèle Vienne pour ça. Parce qu'à la suite du scandale Weinstein, les œuvres soupçonnées d'alimenter une « culture du viol » sont aujourd'hui pointées du doigt. Et qu'on était très curieuse de connaître les impressions d'une artiste qui, déjà toute jeune femme (elle commence la mise en scène à 23 ans) revendiquait le droit aux fantasmes tordus jusqu'à susciter d'étranges commentaires : « Ils sont minoritaires mais on a pu me dire que je représentais un imaginaire d'homme et, qu'en tant que femme, j'étais victime de cet imaginaire. » Dans un essai de 2009, le psychanalyste Serge Tisseron regrettait que l'art ait laissé le soin à la publicité de commercialiser « ces désirs qui nous font honte ». Gisèle Vienne : « Aujourd'hui, quand on tue 260 personnes dans un roman, on ne dit pas que l'auteur est "criminel". Mais quand on viole une femme ou quand on touche un enfant dans une fiction, c'est "inaudible". Tout le monde a des pensées inconvenantes, des curiosités perverses. Les interdire ou les ignorer me semble bien la pire des choses à faire. On vit dans un rapport très moral à la mauvaise pensée, c'est un héritage très catho, hein... Alors qu'il faudrait réfléchir aux façons d'épanouir ce qui nous anime sans mettre en péril la communauté. »

**1976** Naissance à Charleville-Mézières (Ardennes).  
**1992** Arrivée à Berlin.  
**2005** Une belle enfant blonde, coécrit avec Catherine Robbe-Grillet et Dennis Cooper.  
**7-16 décembre 2017** *Crowd* au Festival d'Automne à Paris.

Et c'est fou, maintenant qu'elle y pense, à quel point sa pièce *Jerk* (2008), carnage de viols et de meurtres en marionnettes, a suscité des réactions différentes en France, au Japon, ou aux Etats-Unis, « où les spectateurs avaient du mal à le regarder comme une fiction ». Côté violence, c'est sa pièce la plus spectaculaire. Les autres sont quasi toutes hantées par les paysages brumeux dans lesquels elle a grandi, entre scène alternative grenobloise, underground genevois et défonce en Forêt-Noire : « Les ados de 15, 16 ans, là-bas, où j'ai fait une partie de mon collège, étaient vraiment trash. Mes pièces portent ce décalage entre des sensations de nature extraordinaire, le grand air frais, les pins... et une culture adolescente complètement déglingue qui s'explose la tête. » Dans sa dernière chorégraphie, *Crowd*, ce sont les traces de ses années lycées qui ressurgissent. Elle les passe à Berlin au début des années 90, entre *binge watching* de pièces de théâtre de sept heures et découverte de lieux de clubbing fabuleux. Presque des fêtes païennes. Et c'est bien le déficit de rituels laïques qu'elle entend évoquer dans cette rave-party esthétisée qu'est *Crowd*, avec quinze danseurs en sweat à capuche et le set electro de Peter Rehberg. La question la préoccupe beaucoup, elle qui n'est pas croyante mais se dit toujours partante pour dialoguer avec les cathos, même ceux d'extrême droite dont elle compte quelques membres dans sa famille. Ou et comment recréer un rapport à la spiritualité dans une société matérialiste ? En lisant Georges Bataille peut-être, mais aussi Albert Hofmann, l'inventeur du LSD, ou en étudiant ces communautés musicales alternatives, punk, techno, qu'elle a beaucoup fréquentées. Aujourd'hui, dit-elle, « le travail est vraiment ma drogue ». Pas beaucoup de distractions. « Ah si ! La semaine dernière, en tournée, on est sorti en club avec les danseurs. Elle était vraiment pourrie, cette fête. C'était bien ! »

Par **EVE BEAUVALLET**  
 Photo **JULIEN MIGNOT**

# SCÈNES



## CROWD

DANSE  
GISÈLE VIENNE

*Entre abandon et tensions, les danseurs de Gisèle Vienne explorent l'univers inquiétant de la rave.*

TT

Quel besoin nos chorégraphes-plasticiens contemporains ont-ils de mettre en scène la fête ou la rave party? En 2016, *Le Syndrome Ian*, de Christian Rizzo, tel un ballet de groupe esthétique, avec gestes ajustés, s'inspirait

des nuits parisiennes des années 1980. A son tour, Gisèle Vienne crée *Crowd* («foule», en anglais), spectacle nourri de son expérience des raves techno – plutôt berlinoises – auxquelles elle a participé dans les années 1990. La scène est vide. La rave est passée – une ligne de déchets épars le laisse entendre –, à moins qu'elle n'ait dérivé ailleurs pour le moment. C'est sur ce chemin qu'apparaît bientôt le premier personnage: une fille, short et baskets en lamé... Elle progresse au ralenti et déploie une marche hypnotique tout comme le sera ce long continuum de corps dansants poussés par les pulsa-

La transe, un exutoire, une raison d'exister.

tions du complice Peter Rehberg. Quatorze silhouettes entrées au goutte-à-goutte donnent peu à peu l'impression d'une foule. L'ado au blouson rouge et bleu fraye avec le mec à casquette, le jeune homme à la chemise de bûcheron canadien détonne, le type à la dégainée de «skin» inquiète, la pulpeuse en boléro, au torse nu et au corps électrique, s'arrose le premier plan, la décalée tourne au large avec son sac plastique, et la fille en tenue de ville ne lâche pas son cabas de cuir...

On repère peu à peu leurs façons d'habiter l'espace et d'être (ou pas) à l'autre. On est à l'affût du moindre indice dans ces images physiques: bustes arc-boutés, bras en torsade, corps renversés. La terre foulée les salit peu à peu, comme dans *Le Sacre du Printemps* pensé par Pina Bausch. Mais Gisèle Vienne s'est arrêtée, pour une fois, au seuil de la violence qu'elle a si souvent mise en scène: pas de sacrifiés ici, seulement des tensions inquiétantes se diluant, à la fin, dans le mouvement ouaté du groupe...

Bien sûr, on peut trouver cette progression infime (l'ensemble gagnerait sans doute à être resserré), mais la lenteur colle avec l'épaisseur temporelle de ces rituels où la jeunesse trouve un exutoire. Fenêtre ouverte sur des communautés qui font de la transe dansée leur raison d'être, ce spectacle recèle des arrêts sur image splendides.

– **Emmanuelle Bouchez**

[1h20] Du 7 au 16 déc., Festival d'automne, Théâtre des Amandiers, Nanterre (92), tél.: 01 53 45 17 17; du 6 au 9 fév., Rennes (35), tél.: 02 99 31 12 31; les 27 et 28, Grenoble (38), tél.: 04 76 00 79 00.

Grazia - 1<sup>er</sup> au 7 décembre 2017

DANSE

# DANS UN ÉTAT SECOND

AVEC *CROWD*, PRÉSENTÉ AU THÉÂTRE NANTERRE-AMANDIERS DANS LE CADRE DU FESTIVAL D'AUTOMNE, LA PLASTICIENNE ET DRAMATURGE GISELE VIENNE TRANSPOSE SUR SCÈNE TOUTE L'ÉNERGIE D'UNE RAVE PARTY. UNE CHORÉGRAPHIE QUI TIENT DU DÉLUGE SENSORIEL. Par Julien BÉCOURT



Avec son allure de jeune femme stricte et son sourire enjôleur, on lui prêterait le bon dieu sans confession. Il faut se méfier des apparences. Car la dramaturge Gisèle Vienne ne fait pas dans le théâtre de patronage, mais plutôt dans le rituel sado-maso, la fantasmagorie extrême «entre adolescents consentants» et le métal tendance black. Ce qui n'exclut pas – et même suppose, pourrait-on dire – un certain raffinement esthétique, une sophistication formelle de haute volée. Plasticienne et chorégraphe autant que metteur en scène, elle enchaîne les créations depuis plus de quinze ans, d'abord avec son comparse Etienne Bideau-Rey (*Showroom Dummies* en 2001, repris en 2013), puis avec le concours du sulfureux écrivain Dennis Cooper, de l'éclairagiste Patrick Riou et des musiciens Peter Rehberg et Stephen O'Malley – du légendaire groupe de drone metal Sunn O))). Fréquemment accompagnées sur scène d'automates aux traits enfantins, ses pièces prêtent le flanc à la polémique en exacerbant la violence et le stupre. Il est vrai qu'entre les cérémoniaux païens de *Kindertotenlieder* (2007) et la scénographie kubrickienne de *The Pyre* (2013) en passant par le serial killer ventriloque de *Jerk* (2008) ou la forêt embrumée de *This Is How You Will Disappear* (2010), l'artiste donne du grain à moudre aux gardiens du temple. Car si elle se frotte à l'hyper-modernité des communautés underground, c'est pour mieux réveiller les tréfonds de la psyché archaïque et du théâtre originel, de la tragédie grecque et des cérémoniaux de transe millénaires.



Avec *Crowd*, Vienne la vénéneuse nous plonge dans un tourbillon de sensations le temps d'une free party au ralenti sur une scène jonchée de détrit. La fête, chez Gisèle Vienne, n'a rien d'anodin, mais s'apparente à un rituel de transe, ode à la distorsion quantique du temps et à l'altération de la réalité. Au son des classiques de la techno de Detroit (Underground Resistance, Drexciya, Jeff Mills...), mixés par Peter Rehberg et parsemés d'interludes ambient, la rave party ainsi redécoupée retrouve ses fondements hypnotiques et sensuels. Animés par un désir de communion communicatif, les quinze danseurs et danseuses nimbés d'une lumière blanche se fondent les uns dans les autres, s'agrègent et s'encastrent à l'unisson pour s'atomiser l'instant d'après et se figer dans l'élan d'une action, selon un timing archimillimétré. La chorégraphie transpose à la perfection les effets vidéo de freeze et d'accélération/ralentissement, en vogue dans les clips musicaux ou les vidéos de sports extrêmes. Entre les personnages qu'ils incarnent, affublés de total looks années 90

(les mêmes que la marque Vetements récupère) se nouent manifestement des rapports de force aussi bien que des histoires de fesses, les premiers étant indissociables des secondes. Saisis par l'extase individuelle autant que par l'hallucination collective – vécues côté spectateur par procuration, les sens en éveil et les yeux écarquillés –, les corps s'étreignent, se cambrent ou se convulsent selon une gestuelle tantôt languide ou brutale, ou bien répétitive et saccadée comme des Gif animés. Dans *Crowd*, comme dans toutes les autres pièces de Vienne, la violence est transfigurée, chacun s'y abandonnant avec volupté sans pour autant porter préjudice à autrui ni mettre en péril la communauté. Ne serait-ce pas la clé de ce que devrait être un rituel aujourd'hui ? Plus que jamais, nous suggère Gisèle Vienne, la catharsis est nécessaire dans nos sociétés dites civilisées, où le barbare n'est pas celui que l'on croit. De quoi claquer le bec aux ligues de vertu et autres pourfendeurs de l'Homo festivus.

*CROWD*, du 7 au 16 décembre au théâtre Nanterre-Amandiers (92).

## Trax - Novembre 2017



THÉÂTRE

### LA FREE PARTY ENTRE EN SCÈNE

Par Lucien Rieul  
Photos Estelle Hanania

**Dans *Crowd*, la nouvelle création de la metteuse en scène Giselle Vienne, la rave party s'invite sur les planches du théâtre. Une transposition inattendue, où l'on revisite la fête païenne sur fond d'Underground Resistance.**

Connaissez-vous le point commun entre un ballet de Stravinsky et une teuf dans un hangar désaffecté ? Pas évident. Il aura fallu six ans à Gisèle Vienne pour dérouler la pelote. Six ans au cours desquels un projet d'adaptation du *Sacre du printemps* s'est mué en *Crowd* (« foule/public », en français), pièce pour 15 raveurs réunis pour danser jusqu'à l'aube au son de la techno. Comme fil d'Ariane de ce déplacement, des thèmes récurrents dans l'œuvre de cette metteuse en scène franco-belge : les rites, les pulsions et la façon dont elles se régulent en société.

« Après le jour, après minuit. [...] Les adolescentes mènent les jeux mythiques et cherchent la grande voie », pouvait-on lire dans le programme distribué aux spectateurs de la première du *Sacre*, en 1913 au Théâtre des Champs-Élysées. On ne s'étonnerait pas d'en lire autant en préambule d'un report de soirée. « *Le Sacre du printemps* prend pour thème, notamment, une fête païenne russe. La structure de cette fête rappelle des structures-types de rituels que l'on retrouve dans bien d'autres pays, explique Gisèle Vienne. Ce qui m'intéresse, entre autres, c'est la transposition réinventée du rituel sur un plateau de théâtre, et la manière dont ce geste questionne le rapport de l'art et des religions dans une société non religieuse. Durant le développement de mon travail et de ma réflexion, il m'a semblé essentiel de traiter ce thème en référence à une fête de notre époque. »

#### Des raves berlinoises aux théâtres parisiens

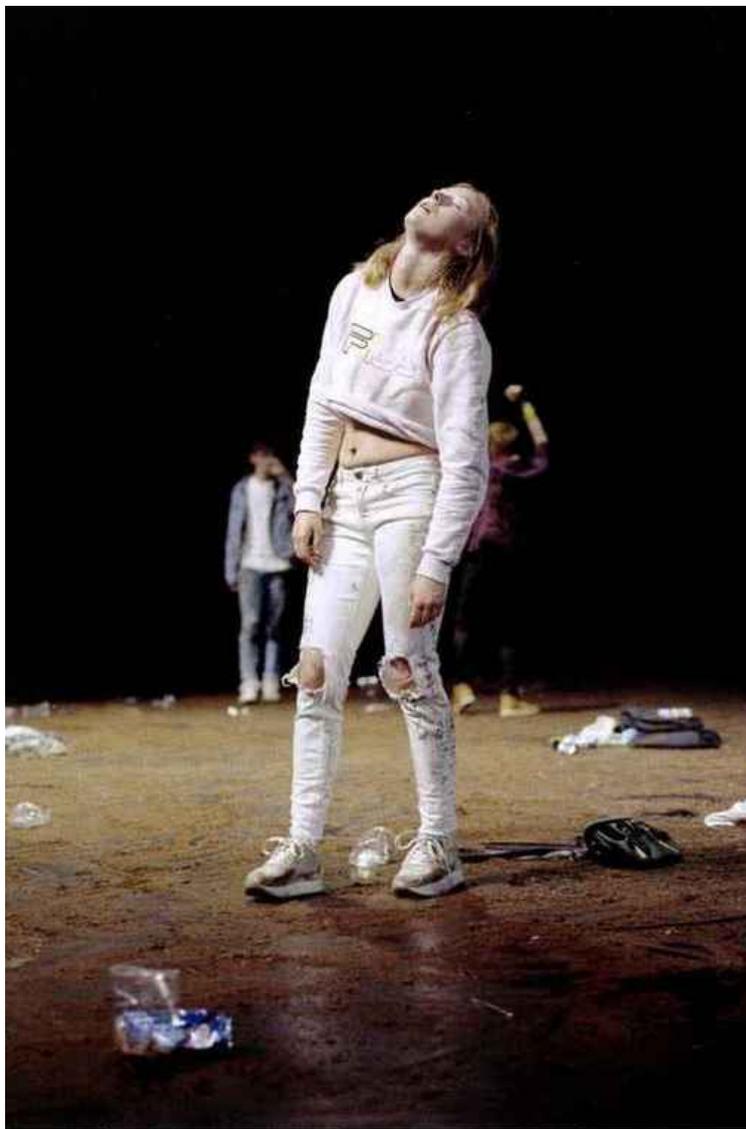
Des danseurs, un hangar, du gros son : voilà ce qui pourrait être l'essence d'un rituel païen de 2017. On n'invoque plus la fertilité ou les esprits, mais l'on recherche toujours la « grande voie ». Au téléphone, Gisèle Vienne rit beaucoup. Un trait de caractère que l'on ne soupçonnerait pas forcément en assistant au monologue d'un tueur en série reconstituant ses meurtres depuis sa cellule à l'aide de marionnettes (*Jerk*, 2008). Ses pièces sont souvent sulfureuses, appuyées par la plume d'un de ses collaborateurs fétiches, l'auteur américain queer et harcore Dennis Cooper. Des textes crus, à fleur de peau, amplifiés par un travail détaillé de l'ambiance sonore : Peter Rehberg et Stephen O'Malley (KTL sous leur alias commun) sont également crédités dans de nombreuses pièces. Bien connus

des amateurs de musiques électroniques expérimentales, le patron d'Editions Mego (Oncoatrix Point Never, Prurient, Anthony Child, Mark Fell...) et le membre du groupe de doom drone Sunn O))) sculptaient, par exemple, l'ambiance psycho-apocalyptique de *The Pyre* (2013) ou *This Is How You Will Disappear* (2015) - bien aidés, tout de même, par des décors spectaculaires : un tunnel de 25 000 LED ou une forêt embrumée reconstituée sur scène.

On serre toujours un peu les dents lorsque la « haute » culture se penche sur le « populaire ». Par réflexe. Entre une esthétisation abstraite, évacuant tout soubassement politique de la rave, ou une reconstitution tendance expo universelle, les écueils qui guettent *Crowd* sont nombreux. Gisèle Vienne en est bien consciente, elle qui s'insurge contre une certaine injonction au « divertissement » et à « l'éducatif » dans le théâtre actuel. Née en 86, elle a passé une partie de sa jeunesse entre Grenoble et Berlin, où elle termina sa scolarité dans un appartement proche du mythique club Tresor. De mémoire, elle cite aussi l'E-Werk, le Bunker, le Friseur... Et les Spiral Tribe, qu'elle a vus plusieurs fois. « J'ai connu des fêtes qui pouvaient durer des nuits et des jours. Si je cite les rave parties dans *Crowd*, c'est qu'il me semble plus pertinent, dans ce cas, de faire référence à des expériences que j'ai au moins partiellement vécues. » L'une de ses toutes premières pièces, *Showroomdummies* (2001), tirait déjà son nom d'un titre de Kraftwerk.

#### Chacun vient avec ce qu'il est

Dans *Crowd*, l'inspiration musicale vient directement de Detroit. La bande-son compilée par Rehberg pioche dans le répertoire d'Underground Resistance, avec notamment une partie d'un set de DJ Rolando. Pris dans le son, les 15 danseurs sont dans un état « qui n'est pas sans rappeler celui de la méditation ». Dans une chorégraphie sans dialogues parlés, leurs passions s'expriment par le mouvement, que Gisèle Vienne exacerbe par des « altérations rythmiques » et des jeux de lumière, renvoyant aux techniques de montage : cut, ralenti, bouclage... Dans cette soirée, on croise un gars rasé Does aux pieds, une fille « très cuir, militante LGBT », ou un autre « avec un t-shirt tie-dye et un mini-short ». Vienne n'a pas peur du cliché. Les stéréotypes lui apparaissent révélateurs d'un univers fantasmatique « dans



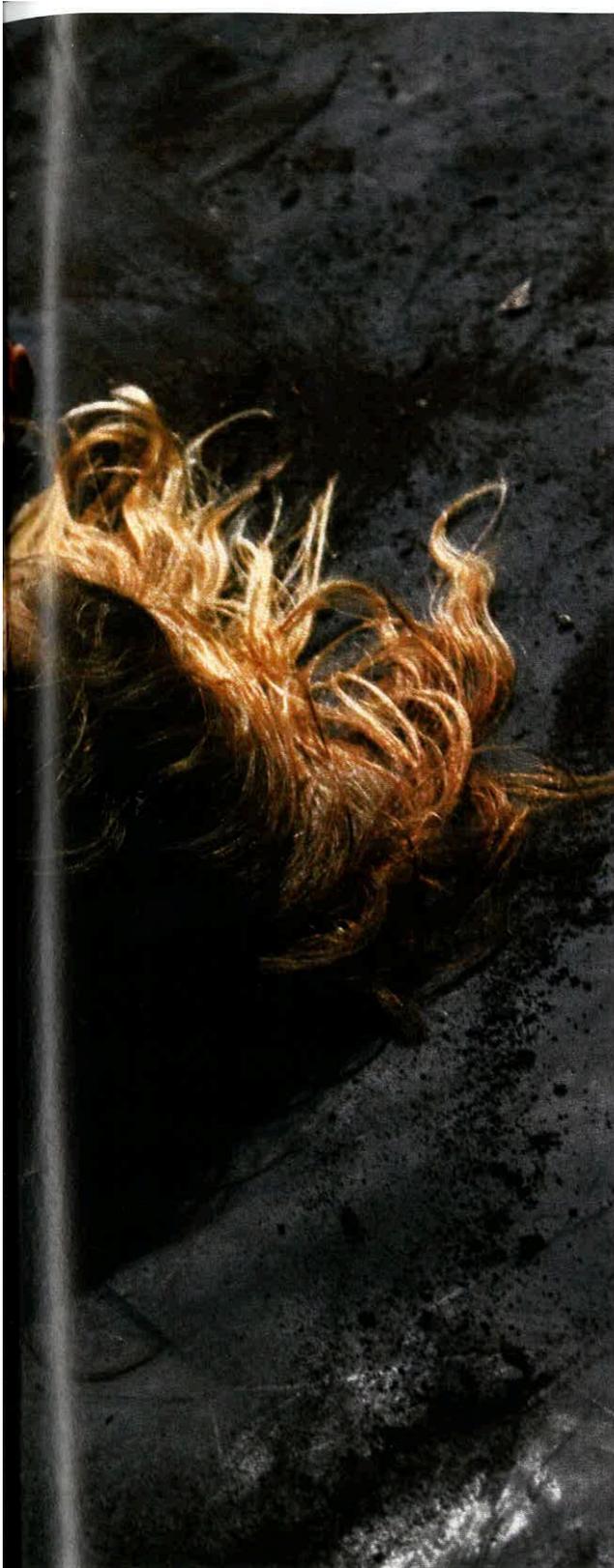
lequel nous gravitons et gravitent ceux que nous observons.» Des Kandy Kids aux Pistos, les tenues fluo et les looks surtravaillés de la rave témoignent pour elle d'un décalage « parfois naïf ou maladroit, mais très émouvant et profond. »

Des 73 médiateurs tout juste nommés par le gouvernement pour faciliter le dialogue entre soundsystems, riverains et autorités dans toute la France, Gisèle Vienne ne se revendiquerait sans doute pas la 74e. Pourtant, la vision de la rave qu'elle communique dans *Crowd* en convaincra plus d'un de sa valeur sociale, de sa dimension communautaire. « S'il y en a un qui porte un projet utopique quand il va en fête, et un autre qui y va juste pour se défonceer et rigoler, c'est tout aussi juste. Tout est fort, tout est important et chacun vient avec ce qu'il est. Dans les cultures liées à la jeunesse, particulièrement les cultures alternatives et celles qui viennent de l'underground, la réflexion est souvent déconsidérée, alors qu'elles tentent de porter un regard nouveau sur la société. » Si le ministère de l'Intérieur nous lit, voilà l'occasion d'organiser une sortie théâtre.

*La première de Crowd aura lieu le 8 novembre au Maillon, Théâtre de Strasbourg, suivi d'une date au Manège de Reims (15 novembre) et d'une série de représentations courant décembre à Nanterre-Amandiers, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. D'autres dates sont à retrouver sur le site de Gisèle Vienne : [www.g-v.fr](http://www.g-v.fr)*

Mouvement - Novembre 2017





Techno de Detroit, hallucinations visuelles, état de transe de ces soirées qui ne finissent pas : la chorégraphe Gisèle Vienne catapulte les spectateurs au cœur d'une free-party. Les clubbers de *Crowd*, sa nouvelle création, dessinent le portrait d'une génération en quête de spiritualités, aussi maladroitement qu'intenses.

Texte : Léo Poiré

Photographies : Mathieu Zozzo, pour *Mouvement*

Sur le plateau du Théâtre Nanterre-Amandiers vidé par l'été, une grande messe se prépare. « *Tu as pu trouver un couteau ?* » demande un danseur à la responsable de production. Crâne rasé, Dr. Martens et veste de motard, la panoplie du personnage aux influences gabber interprété par Oskar Landström a été pensée avec le goût du détail. Gisèle Vienne l'observe, appuyée sur un siège du premier rang. « *Mon travail c'est aussi de regarder mes danseurs, voir quelles sont leurs inclinaisons naturelles, à quel jeu social ils aiment jouer.* » Dans *Crowd*, sa nouvelle création, 15 jeunes adultes au charisme bien trempé sont plongés au cœur d'une rave-party. Ici, pas de danse abstraite : les interprètes racontent une histoire aussi subtile qu'in audible, sur laquelle plane l'ombre de Denis Cooper. Poursuivant une collaboration de longue date, la chorégraphe et l'écrivain américain ont taillé sur mesure, et à partir de leur personnalités, un portrait de clubber pour chacun des danseurs.

À cet égard, Gisèle Vienne aime comparer sa pièce à une grande peinture, peuplée de subtilités si nombreuses qu'il faudrait y revenir à plusieurs fois pour saisir toutes les correspondances. « *N'oublie pas Massimo, tu es le roi de la fête* », rappelle-t-elle au micro. Sourire jusqu'aux oreilles, blouson de footballeur italien et sneakers argentées, le danseur cultive son attitude de crooner presque beauf, déversant dans la soirée une énergie exubérante et quasi écœurante. La chorégraphe tempère : « *Ce n'est pas parce que le personnage sourit tout le temps qu'il est superficiel, l'humour est quelque chose de profond, et l'exubérance, c'est aussi un souci.* » Tandis qu'ils reprennent méthodiquement l'une des partitions les plus complexes, Patrick Riou, depuis la régie, explore sur les corps des effets de lumière sombres, halos et brumes délicates. Dans un décompte ultraprécis, les mouvements saccadés se fondent dans les beats tempétueux de la musique et créent un effet stroboscopique à la limite de l'hallucination visuelle.

# Quand on va en rave, on est en quête d'une expérience parallèle avec les moyens du bord. Ces balbutiements, ces ratages sont intéressants à observer

- Gisèle Vienne

## Contre le lynchage de la fête

Avec son sound system composé de toutes les enceintes du théâtre, empilées en fond de scène, et des détritiques – canettes, bouteilles de whisky et verres en plastique – qui jonchent le plateau, *Crowd* n'est pas une petite fête entre amis, mais bien une free-party un poil plus dépravée. À en juger d'après les styles vestimentaires, une datation aurait pu (malgré quelques détails) s'imposer dans les années 1990. « *Les raves de ces années-là s'inscrivent dans la continuité des fêtes des sixties, avec toutes les utopies qui vont avec : le néochamanisme et l'idéal de la communion de groupe, qui peuvent être extrêmement pertinentes ou complètement naïves.* »

Difficile d'imaginer, quand on assiste au spectacle plus vécu que joué de *Crowd*, que Gisèle Vienne n'a pas elle-même expérimenté ces fêtes. En 1994, l'année de son bac, elle déménage à Berlin, va danser au Tresor, premier club allemand à programmer Jeff Mills et les Dj de Detroit, ou termine ses nuits au Bunker. « *Tout était enfumé, la techno hyperforte, et il y avait plein d'espaces différents, un vrai labyrinthe. En haut, des ateliers d'artiste et – ce que j'ai mis vraiment longtemps à comprendre – des darkrooms. C'était juste à côté du Deutsches Theater, au moment des débuts du metteur en scène Thomas Ostermeier. J'étais surexcitée par cette proximité.* » Dans un style aux penchants plus affirmés pour l'expérimentation des drogues, les fêtes techno hardcore du mouvement free des Spiral Tribe, alors en procès avec le gouvernement britannique pour « *conspiration en vue de créer un trouble à l'ordre public* », se déplacent vers le reste de l'Europe. La chorégraphe est de la partie. « *Plein de lieux abandonnés avaient été pris aux juifs par les nazis, puis détenus par les communistes. Juste après la chute du Mur, le temps de démêler le flou juridique, ces bâtiments dingues au cœur de la ville étaient libres.* »

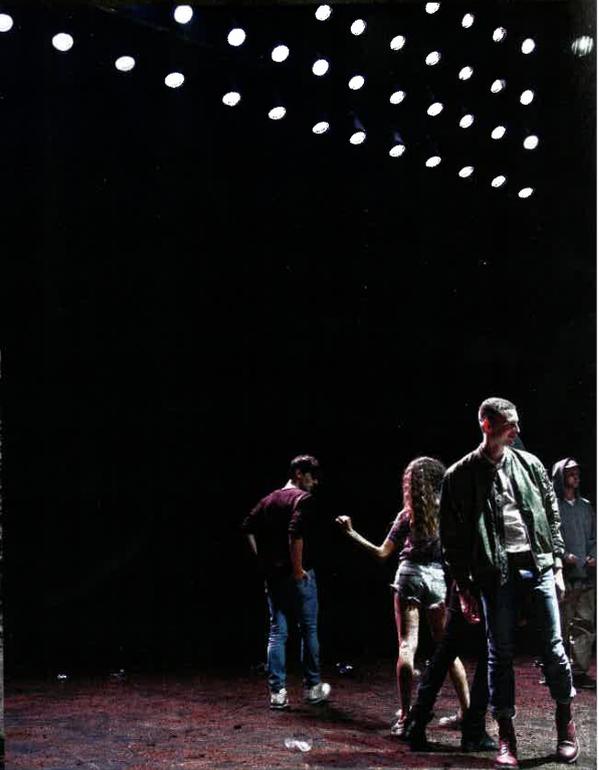
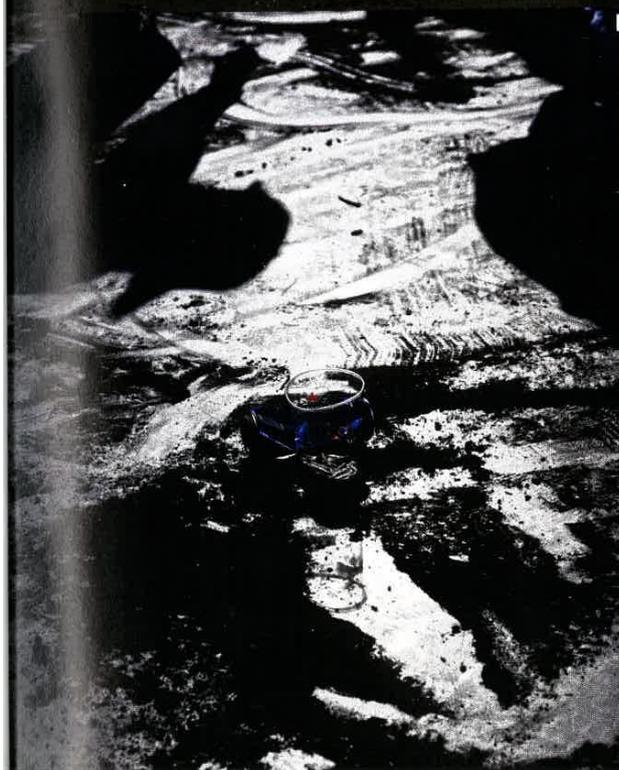
Bien que Gisèle Vienne hésite un peu à le dire, les racines de *Crowd* puisent moins dans ces souvenirs que dans le *Sacre du printemps* ou du côté des rituels païens, étudiés notamment par l'anthropologue Marcel Mauss. « *Il y a un discours conservateur qui dénigre la fête comme un espace de lynchage superficiel mais il y a bien sûr quelque chose de plus profond.* » Exaltation des sentiments, jubilation et transgression, introspection, selon elle, la fête est un espace spirituel. « *Quand on va en rave, on est en quête d'une ouverture, d'une expérience parallèle. On est prêts à traverser quelque chose avec les moyens du bord, avec ce qu'on a. Ce sont ces balbutiements, ces ratages, ce besoin profond qui s'expérimente, se plante et se reconstruit, qui sont intéressants à observer.* »

Déjà à l'œuvre dans la forêt fantasmagorique de *This Is How You Will Disappear* (2010) ou dans la magie noire qui transpire des corps de *The Pyre* (2013), les imbrications et les altercations entre l'art et le sacré forment le terrain de fouille de la chorégraphe. « *Nos sociétés capitalistes manquent d'espaces de liberté et de spiritualité. L'art est une réponse incomplète car cela ne se joue pas seulement dans les musées. Pourquoi des personnes athées veulent se marier dans une église ? Parce que l'architecture et l'iconographie sont belles, que l'acoustique est bonne. Il faudrait que l'État laïc propose des mises en scène aussi réussies, des symboliques aussi fortes.* » Elle ajoute, plus grave : « *La question, c'est : comment l'État laïc gère ce que les religions ont pu apporter dans le passé ?* »

## Les espaces de la violence

Deux semaines plus tard, les répétitions reprennent au Manège de Reims. C'est avec une des pistes mythiques du Tresor – « *Sonic Destroyer* » de X-101 – que l'échauffement commence à coups de sauts et de danses de club surexcitées, qui font passer les corps d'un état proche de la transe à un ralentissement extrême. Prêts pour le filage, flukids, gabbers, néogothiques et ravers disparaissent dans les coulisses ; le plateau entame sa métamorphose. Dans un trait de lumière, une silhouette encapuchonnée s'avance sur la terre battue, un mur de son fait résonner le beat d'une techno minimale. Onde ondulatoire et organique, la musique se déverse avec la souplesse d'une vague enveloppante prête à engloutir tous les excès. En tendant l'oreille, on peut reconnaître Kraftwerk, Voices From The Lake ou les sons arides d'une techno de Detroit baignés de bourdonnements métalliques. Sans interruption, les musiciens Peter Rehberg et Stephen O'Malley arrangent des morceaux mythiques qu'ils entremêlent à une composition originale.

Avec ses overdoses et son atmosphère électrique de soirée sans limites ni lendemain, il est probable que *Crowd* – comme les précédentes pièces de Gisèle Vienne – soit taxée de « violente ». La chorégraphe désamorce immédiatement : « *L'homme civilisé est violent. La question est de savoir quels sont les espaces possibles de l'expression de cette violence.* » Elle cite les travaux, méconnus en France, du sociologue américain Randall Collins sur le sport





et la fête. « *Ce qui m'intéresse, ce sont les aspects jubilatoires et positifs. Il y a un plaisir de la violence et de son spectacle.* » Cette violence, *Crowd* la sculpte comme une matière brute pour lui apporter un éventail de qualités. Les histoires de la nuit s'emmêlent, avec leurs jeux de désirs protéiformes, de tentations et de pertes de contrôle. « *La fête, c'est l'espace de la dépense improductive, sans retour sur investissement, l'espace de la pure perte, du gaspillage. Crowd, c'est peut-être le tableau d'une jeunesse gâchée, même si elle ne l'est pas...* » Un pseudo-chaman surexcité vend sa came, une adolescente habillée de couleurs pastel découvre ses propres limites, un couple se débat avec le désir lorsqu'un homme vient plonger une main profonde dans le caleçon du jeune nerd désemparé. Alors le sac de sa copine se met à fumer, consommé par la frustration, de la même manière que la veste en jean d'un garçon trop réservé.

## Toucher aux limites du corps

La lenteur de la scène décuple le sentiment de perte : tout semble se décomposer, se dilapider, tandis que le roi de la soirée, en raver insatiable, continue d'entraîner la foule dans cette altération de la nuit. Au-delà des rixes susceptibles d'éclater, la violence de la fête touche aux limites du corps. « *On ne va pas en free-party pour danser une heure. Ce sont des fêtes qui peuvent durer 48 heures, voire plus, inventées pour combler le manque d'une frange de la culture, le besoin de quelque chose de plus puissant.* » Là encore, les effets d'écho avec la tentation de Gisèle Vienne pour « *l'art extrême* » ne sont pas anodins : « *Pousser le truc*

*intellectuel et sensoriel jusqu'au bout, exacerber les émotions... C'est comme dans le sport, il ne s'agit pas de tomber de la falaise mais de marcher au bord du précipice.* »

Impossible, pour le spectateur vissé à son siège, de ne pas sombrer avec les interprètes, tantôt embarqué dans un trip sous acide où chaque danseur, regard hagard, est livré à ses perceptions d'un monde altéré ; tantôt dans une sensuelle montée d'extase ; ou alors dans un vertige alcoolisé, quand tout, au plateau, se met à tourner. Gisèle Vienne le rappelle une dernière fois à ses danseurs : « *Mettez vous en déséquilibre, vous devez vous perdre.* » Pour le meilleur, probablement nous avec •

Léa Poiré

> *Crowd* de Gisèle Vienne, création du 8 au 10 novembre au Maillon, Strasbourg ; le 15 novembre au Manège, Reims ; le 25 novembre au Schouwburg Kortrijk, Courtrai, Belgique, dans le cadre du festival Next ; du 7 au 16 décembre au Théâtre Nanterre-Amandiers, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris ; les 26 et 27 janvier au Kaaaitheater, Bruxelles, Belgique ; du 6 au 9 février au TNB, Rennes ; les 27 et 28 février à la MC2, Grenoble ; le 29 mai à la Filature, Mulhouse



## fin de party

Pour sa première création strasbourgeoise, **Gisèle Vienne** réunit une foule de danseurs sur les *beats* electro du duo KTL. Plongée en pleine répétition de **Crowd**, entre érotisme lascif, finesse du geste et recherche de lâcher-prise.

Par Thomas Flagel  
Photos d'Estelle Hanania

Du minimalisme technoïde aux basses puissantes sur des BPM s'envolant, la musique frappe fort dans le Hall du Wacken. Le Maillon vibre au rythme de *classics* de Detroit et de Berlin, berceaux des musiques techno et électroniques. La *tracklist* signée Peter Rehberg, collaborant de longue date avec Gisèle Vienne, réunit rien moins que Mad Mike, l'un des créateurs du label Underground Resistance, le duo Maurizio (Moritz von Oswald et Mark Ernestus) avec *Domina* ou encore le hit

*Acid Eiffel* signé Choice, pseudo d'un certain Laurent Garnier accompagné par Shazz et Ludovic Navarre... De quoi sérieusement ambiancer le plateau – encore nu en ce premier jour de la dernière période de répétitions – où se meuvent une quinzaine de danseurs lancés dans une fête plus ou moins improvisée en un lieu interlope. Le sol devrait, d'ici la première, se joncher de terre et de cadavres de bouteilles et gobelets, reliquats d'une beuverie bien entamée. La lumière cartographique et



hanter l'espace. Comme dans ses précédentes pièces<sup>1</sup>, l'artiste, chorégraphe et metteuse en scène franco-autrichienne investit le champ du rituel collectif contemporain dont émergent désirs inavouables (ou inavoués), inquiétante étrangeté et pulsions de violence plus ou moins contenues. Micro en main par-dessus les décibels de KTL<sup>2</sup>, elle *drive* à la manière d'un coach ses danseurs disséminés, suivant en mouvements saccadés la musique. Une fille, au milieu, attire notre regard. Le ralenti de son oscillation renforce la charge érotique qui s'en dégage. Puis la focale change, un autre couple est "actif". Leur étreinte ressemble à un slow-motion. Gisèle Vienne scrute les moindres détails, invectivant ses troupes en *switchant* du français à l'anglais : « *Amusez-vous ! Don't touch yourselves ! Soyez 100% concentrés sur ce que vous faites ! Gardez la même qualité avec la dynamique de votre partenaire !* » En quête d'un lâcher-prise total alors même qu'elle impose un contrôle et une

précision extrême à ses interprètes. « *Let's enjoy the reality, your feelings* » clame-t-elle au moment où les mouvements s'accélèrent et se figent en saccades, reproduisant durant de longues minutes l'effet d'un stroboscope sans les flashes de lumière. Les mêmes mouvements sont cadencés, comme dans un rembobinage sans fin des mêmes séquences, sur une cadence de quatre temps qu'elle égrène pour tenir le rythme. Entre *Topless* de Zoo Brazil et *The Intruder* de Mad Mike, le temps se distord, les repères de la réalité se troublent. Gisèle Vienne manipule toute une palette d'effets cinématographiques pour orienter nos regards, insuffler un état émotionnel : foule se figeant pour isoler deux danseurs dans l'approche sans fin d'un baiser, incidents isolés s'arrêtant net, poses à la limite de trances dévotées, reculons étranges... Le tout dans une recherche extatique de désirs charnels débordant jusque dans la salle où prendra place, d'ici quelques jours, le public. ■

► Au Maillon-Wacken (Strasbourg, présenté avec Pôle Sud), du 8 au 10 novembre (dans le cadre de la Biennale de la Danse Grand Est, jusqu'au 5 décembre) [maillon.eu](http://maillon.eu) - [pole-sud.fr](http://pole-sud.fr)

► Au Manège (Reims), mercredi 15 novembre (dans le cadre de la Biennale de la Danse Grand Est) [manege-reims.eu](http://manege-reims.eu)

► Au Théâtre Nanterre-Amandiers, du 7 au 16 décembre (présenté avec le Festival d'Automne) [nanterre-amandiers.com](http://nanterre-amandiers.com) [festival-automne.com](http://festival-automne.com)

► À La Filature (Mulhouse), mardi 29 mai 2018 [lafilature.org](http://lafilature.org)

<sup>1</sup> Lire *Les Poupées de chair réventelles de pantins électriques ?* dans *Poly* n°155 ou sur [poly.fr](http://poly.fr)

<sup>2</sup> Le duo formé par Peter Rehberg et Stephen O'Malley signe une musique originale pour *Crowd*



Photo en Une : © Estelle Hanania

Après **le cinéma** ou **la bande dessinée**, c'est au tour du théâtre d'interroger la free party. **Gisèle Vienne**, metteuse en scène française, collabore avec les musiciens Stephen O'Malley et Peter Rehberg pour reproduire une véritable rave nocturne, avec DJ sets, danseurs et lumières atmosphériques. Nommée **Crowd** (foule ou public en français), sa dernière création réfléchit à la manière dont les émotions extrêmes peuvent s'exprimer dans cet espace de fête, et la manière dont elles s'insèrent dans la société.

Si Gisèle Vienne renvoie la free party à une fête rituelle, à une "quête de spiritualité", c'est parce que la musique frénétique et stimulante qui y est diffusée permet de libérer des émotions intenses. Les musiciens Peter Rehberg et Stephen O'Malley, avec lesquels elle avait déjà collaboré, se sont alors chargés de choisir la bande-son de la pièce pour lui donner un ton réaliste. Le premier, producteur de musiques électroniques et expérimentales, est aussi le directeur du label Editions Mego. Fin connaisseur du répertoire, il a sélectionné des morceaux des années 80-90, essentiellement liés au label légendaire Underground Resistance. D'autres musiques se sont également glissées dans le set, dont une composition de Peter Rehberg et Stephen O'Malley produite sous le nom de KTL.

La pièce revêt la forme d'une chorégraphie pour 15 jeunes danseurs et acteurs. Gisèle Vienne et l'écrivain Dennis Cooper ont imaginé un "sous-texte" qui ne s'entendra pas, mais qui sera perçu par les gestes des interprètes. Aucun dialogue n'y sera entendu, mais les corps raconteront eux-mêmes l'histoire. Les lumières intenses de Patrick Riou viendront accentuer cette narration, nous rappelant ainsi les soirées où les flashes et autres jeux de lumière façonnent une atmosphère particulière.

*Crowd* s'inscrit dans le projet plus vaste de Gisèle Vienne de représenter la violence et le rapport que nous entretenons avec elle. On se souvient notamment de *Jerk*, une mise en scène d'un texte de Dennis Cooper sur le serial killer américain Dean Corll qui avait sévi dans les années 70, ou de *The Pyre*, créée en 2013 en collaboration avec l'IRCAM, où le corps d'une danseuse en tension évoluait dans des décors de boîtes de nuit, de zones urbaines et autres ambiances électriques.

Avec *Crowd* Gisèle Vienne entend ainsi interroger "*les différentes manières dont la violence se manifeste et se satisfait [pour] penser ce que la société peut mettre en œuvre pour l'intégrer, sans mettre en péril l'équilibre de la communauté*". La free party y apparaît comme un espace cathartique pour la société. La pièce sera jouée à Strasbourg les 8, 9 et 10 novembre au Théâtre de Strasbourg (Maillon), à Reims le 15 novembre au Manège, Scène Nationale, ainsi qu'à Paris du 7 au 16 décembre au Festival d'Automne.

Pour les autres dates, rendez-vous sur le site de Gisèle Vienne accessible juste [ici](#).

**PAR ÉLÉONORE REYES**



## Emportés par la foule

**GISÈLE VIENNE** nous a ouvert les portes du premier filage de *Crowd*. Ode aux free-parties, son spectacle est comme une hallucination, où l'accord entre danse et musique électronique est parfait.

**PIÈCE TRÈS ATTENDUE DE CETTE NOUVELLE SAISON**, *Crowd*, la dernière création de Gisèle Vienne, a été en répétitions durant le mois d'août au Théâtre Nanterre-Amandiers. Alors qu'il reste encore à l'artiste quatre semaines de travail pour peaufiner son œuvre, c'est à un premier filage bluffant que nous avons pu assister.

Eclectique dans ses centres d'intérêts, Gisèle Vienne conçoit chacun de ses spectacles comme une immersion dans une communauté de personnes qu'un même désir anime. En 2015, avec *The Ventriloquists Convention*, c'était

dans le huis clos d'un concours de ventriloquie qu'elle faisait son miel des troubles rapports s'instaurant entre les manipulateurs et leurs pantins. Aujourd'hui, avec *Crowd*, elle témoigne d'un tout autre univers en portant son regard sur ces regroupements éphémères qui s'improvisent au milieu de nulle part sous le signe des musiques électroniques. Seule interprète à faire le lien entre ces deux productions, la danseuse et marionnettiste allemande Kerstin Daley-Baradel a rejoint une distribution recrutée depuis trois ans suite à une série de workshops en Europe.



Estelle Fironama

Quinze danseurs et danseuses, un melting-pot de nationalités pour composer ce microcosme d'addicts des infrabasses où se côtoient au final, une Allemande, un Anglais, des Suédois et des Français.

*"Il y a un versant théâtral qui n'est pas négligeable, mais la pièce est si technique dans son rapport aux corps qu'il fallait que je m'entoure de danseurs,"* précise Gisèle Vienne. *"Je pense que le public sera moins dérouté si l'on classe le spectacle du côté de la danse. Mais de fait, il s'agit de danse-théâtre."* Ne sachant concevoir un spectacle qu'en l'ancrant sur un texte, Gisèle Vienne a demandé à Dennis Cooper, son complice en écriture, d'en concevoir l'histoire. L'auteur américain a rencontré les interprètes. C'est à partir de leurs histoires personnelles qu'il a construit les multiples scénarios réglant les rapports entretenus par chacun avec ses partenaires. Ces partitions qui motivent les actions ne seront jamais dévoilées. Forte des mystères de son précieux sous-texte, la pièce a pour enjeu de laisser à l'imaginaire du spectateur la capacité de mettre des mots sur les événements dont il est le témoin.

Avec ses alignements de poutrelles verticales et sa coursive en hauteur, la salle du théâtre s'avère l'espace idéal pour s'imaginer dans le refuge d'une friche industrielle loin de la ville. Sur le sol de béton, canettes et bouteilles vides se mélangent à de la terre séchée comme autant de traces laissées par les fêtes précédentes. Peter Rehberg officie depuis une régie placée dans les gradins pour nous proposer un parcours dans la culture du clubbing du début des années 1990. C'est d'abord la musique qui occupe l'espace. Puis, une grande porte métallique donnant sur l'extérieur s'ouvre et se referme comme par magie. C'est elle qui décide de l'arrivée des danseurs qui font leur entrée en solitaire ou par petits groupes. Sous les lumières cristallines de projecteurs habituellement utilisés par le cinéma, on identifie d'emblée une multiplicité de dress-codes. On devine les effets d'attirance et les lignes de friction qu'une telle réunion peut faire naître.

**La belle idée de Gisèle Vienne est d'inventer une chorégraphie faisant le lien entre les mouvements** des danses urbaines inspirées des techniques de montage de la vidéo et les musiques électroniques qui travaillent sur les boucles et la mise en exergue de citations. Loin du réalisme, c'est dans le tempo maîtrisé d'un ralenti partagé par tous que s'accordent les déplacements. Cette unité qui fabrique d'emblée une fiction visuelle se dérègle par instants pour mettre en avant les motifs d'un rapport à deux ou des solos aux allures de douces transes. Autant d'occasions pour que l'action s'accélère, se saccade ou se rejoue à l'envers. En revisitant avec ses danseurs des effets réservés au monde de l'image, en modifiant la perception qu'elle nous donne de l'écoulement du temps, Gisèle Vienne nous plonge dans les délices d'un spectacle proche d'une hallucination. L'éloge parcouru de violence d'un pure moment de jouissance collective. **Patrick Sourd**

**Crowd** Conception, chorégraphie et scénographie Gisèle Vienne, du 8 au 10 novembre, création au Maillon, Théâtre de Strasbourg; du 7 au 16 décembre, Théâtre Nanterre-Amandiers, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, festival-automne.com

# Les Inrockuptibles Supplément – 30 août 2017

Danse



Patrick O'Neil

## “Questionner les rituels”

Entre danse et théâtre, fête et violence, **GISÈLE VIENNE** ausculte les comportements d'un groupe saisi en pleine lumière.

**Crowd renvoie à l'idée de foule... Quel est le sujet de la pièce ?**

**Gisèle Vienne** – Je me suis souvent attachée à témoigner dans mes pièces de questionnements individuels et particulièrement intimes. Avec *Crowd*, je travaille sur les comportements d'un groupe de quinze personnes réunies à l'occasion d'une fête, tout en interrogeant l'articulation des émotions collectives et individuelles. J'ai choisi de traiter d'un de ces moments où les émotions individuelles sont exacerbées par le comportement du groupe. Une fête représentative de celles qui se déroulent en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. La structure du récit proposé renvoie aussi à de nombreux rituels sociaux revisités.

**Quel lieu avez-vous imaginé pour cadrer ce projet ?**

Je situe cette réunion hors de la ville. L'espace n'est pas clairement défini, mais on pourra avoir la sensation que cela se passe de nuit dans un hangar abandonné. L'idée est de mélanger des traces d'intérieur et d'extérieur. Le sol,

pareil à celui d'une friche industrielle, sera proche d'un terrain vague où se mélangent la terre et les débris. On n'est pas dans la nature au sens propre. Nous évoquerons le froid, une grande averse passée et le passage d'une longue nuit au petit matin.

**Comment travailler les lumières pour témoigner de cette ambiance nocturne ?**

J'ai été impressionnée par une exposition du photographe George Shiras, qui a inventé le “camera hunting” à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et ses clichés saisissant de nuit, au flash, des animaux en pleine nature ; tout comme par la série de photographies de Kohei Yoshiyuki, *The Park*, prenant sur le vif des corps dans la nuit. Cela rappelle l'impression que donnent les photos prises par tout un chacun dans les fêtes. J'aimerais retrouver ces sensations de corps surexposés et captés au cœur de la nuit en utilisant des projecteurs HMI, qui produisent une lumière très brillante s'apparentant à celle de la pleine lune et aussi intense

que l'éclairage des terrains lors des matchs de football. La lumière perturbera à sa manière notre expérience du temps, en provoquant des fondus enchaînés : le temps sera à la fois continu, passé, présent, imaginé et arrêté par l'évocation d'une sorte de diaporama sur le plateau.

**Quel est votre rapport aux corps et votre approche chorégraphique ?**

*Crowd* marque un moment charnière dans le travail gestuel que je développe depuis mes débuts – dès *Splendid's* de Jean Genet (2000), mais de manière beaucoup plus visible et intelligible à partir de *Showroomdummies* (2001). J'essaie de développer un vocabulaire gestuel qui n'est jamais affranchi du théâtre – au sens où les corps dansants, chez moi, ne sont jamais de pures abstractions mais des personnes. Un vocabulaire gestuel nourri par les questions liées au rapport des corps à leurs représentations. Mes deux passions pour la sculpture et le mouvement m'ont amenée à étudier les arts de la

Danse

marionnette. Pour *Crowd*, ma chorégraphie est influencée par différentes formes de “retouche gestuelle” : d'une part, celles qui sont rendues possibles dans le champ du film et de la vidéo, que ce soit par le montage ou par les effets spéciaux ; d'autre part, de manière plus archaïque, tout ce qui concerne les “corps artificiels” – les marionnettes, les sculptures, mais aussi les robots et les représentations de corps les plus diverses et variées. Ces techniques ne sont pas sans rappeler celles développées par les danses urbaines, tout en générant un langage très différent. Il s'agit d'inventer des qualités et types de mouvements qui permettent de réinventer ces effets, mais de manière très organique, ou bien de les réinterpréter, ce qui produit une altération tout aussi excitante artistiquement.

**D'où l'hommage aux musiques électroniques ?**

Depuis *Showroomdummies*, dont le titre était déjà emprunté à un morceau de Kraftwerk, nous explorons l'influence de ces musiques sur l'évolution de la danse. Les techniques, appliquées aux images et reprises dans la danse, sont aussi celles qui ont donné naissance aux boucles, à de nombreux types de retouches sonores et collages, tout comme aux sonorités propres aux musiques électroniques. Peter Rehberg a sélectionné une série de morceaux significatifs de l'histoire de ces dernières qui constituent le cadre musical principal de *Crowd*. En outre, K'TL, le groupe qu'il forme avec Stephen O'Malley, crée une musique originale pour une partie de la pièce.

**Comment avez-vous réuni vos interprètes ?**

Si la pièce a un aspect évidemment théâtral, notamment nourri par un sous-texte écrit par Dennis Cooper en collaboration avec les interprètes,

c'est une pièce très technique physiquement. Le groupe compte une comédienne et quatorze danseurs. Je les ai rencontrés au cours d'une série d'ateliers et d'auditions que j'ai menés aux quatre coins de l'Europe durant trois ans. *Crowd* est une pièce générationnelle pour un groupe de jeunes gens d'aujourd'hui. Avoir un coup de cœur pour chacun d'entre eux est essentiel pour construire ce projet, où chaque personne sur scène porte en soi une histoire d'une densité fascinante. Il s'agit là d'un travail de groupe complexe, et il fallait donc également trouver des interprètes à l'écoute et généreux.

**Pour cette pièce, doit-on parler de danse ou de théâtre ?**

Je pense que le spectateur, même en 2017, sera moins dérouter si on classe le spectacle du côté de la danse. C'est peut-être ce que l'on appelle danse-théâtre. Quoi qu'il en soit, l'essence de *Crowd* participe de la continuité de mon parcours. Pour moi, travailler pour la scène est une orchestration nécessaire entre différents langages artistiques et intellectuels : le mouvement, la sculpture, le corps, la philosophie, la littérature, la musique, la lumière, l'espace et tout ce qui constitue l'écriture scénique. *Crowd* engendre une narration qui questionne les rituels et une forme de violence que je qualifierais de positive et jubilatoire, dans le sens où elle génère du plaisir, ne met pas en péril l'individu et la communauté et, au contraire, semble la souder. propos recueillis par Patrick Sourd

**Crowd** conception, chorégraphie et scénographie Gisèle Vienne, du 7 au 16 décembre à Nanterre-Amandiers, centre dramatique national, tél. 01 46 14 70 00.

[www.nanterre-amandiers.com](http://www.nanterre-amandiers.com)

**Festival d'Automne à Paris**

tél. 01 53 45 17 17,

[www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com)

## “Travailler pour la scène est une orchestration nécessaire entre différents langages”